

A woman's face is shown from the nose up, split vertically by a dark, textured skull. The left side of the image is dominated by the skull, which has a rough, almost metallic appearance. The right side shows the woman's face, with long dark hair and striking blue eyes. The background is dark and textured.

SANG QUEUE NI TÊTE

PAR JULY MERMET

July Mermet

Sang queue ni tête

© July Mermet, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-0864-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

La Sueur et l'Acier

Novembre 1997

L'odeur était ce qu'il y avait de pire. Un mélange écœurant d'huile de moteur rance, de poussière de foin et cette pointe métallique, chaude, qui flottait dans l'air saturé d'humidité.

Philippe ne tremblait pas. Ses mains qui avaient caressé les cheveux de son enfant deux heures plus tôt en lui lisant une histoire, maniaient maintenant le couteau avec une précision chirurgicale, presque machinale.

Sous la lumière vacillante d'une ampoule nue suspendue à la charpente du cabanon, la silhouette étendue sur l'établi ne ressemblait plus vraiment à une femme. C'était devenu un projet, une matière à sculpter, à réduire au silence.

Il aimait ce moment. Le moment où le regard de l'autre s'éteignait pour laisser place à ce vide absolu, cette soumission totale que seule la mort peut offrir. Cette âme perdue entre ses mains et ses hanches qu'il avait détruite. Il n'y avait plus de cris, plus de larmes. Juste le bruit sourd de la pluie.

Et sa respiration. Courte. Régulière. Apaisée.

Comme après un effort parfaitement accompli.

Il marqua une pause, le couteau suspendu dans l'air, observant son œuvre avec un recul presque professionnel. Il ne ressentait ni culpabilité, ni colère. Seulement cette sensation étrange, familière, d'équilibre retrouvé. Comme si quelque chose en lui venait, enfin, de se taire. Ou de se vider.

Un léger courant d'air s'infiltra sous la porte.

L'ampoule vacilla.

Puis se stabilisa.

Philippe reprit.

Méthodique. Concentré. Détaché.

Dans son dos, la cour restait plongée dans l'obscurité. Enfermée entre les murs de la propriété. Invisible au reste du monde.

Silencieuse.

Trop silencieuse.

À hauteur d'enfant, une forme se découpait à peine dans la pénombre. Immobile. Collée contre le chambranle de la porte du cabanon, comme si elle cherchait à disparaître dans l'ombre même du bois.

Deux yeux ouverts. Fixes. Brillants d'une compréhension qui n'avait rien à faire là.

Le bruit du couteau.

La pluie.

La respiration.

Tout restait.

Le petit garçon ne pleurait pas. Il ne parlait pas. Il regardait. Puis il se retourna et s'en alla.

Dans le cabanon, Philippe ne s'arrêta pas.

Il ne se retourna pas.

Et dans le silence retrouvé, son geste se poursuivit. Lent. Inévitable.

Jusqu'à la fin.

Et dans ce dernier souffle, il trouva enfin ce qu'il était venu chercher.

Soulagé.

Apaisé.

Vide.

Chapitre 1

Légèreté

Aujourd'hui – Septembre 2023

Le réveil vibra doucement sur la table de chevet, brisant le silence paisible de la chambre. D'un geste automatique, Vicky tendit la main pour éteindre l'alarme, les paupières encore lourdes. La lumière du matin filtrait déjà à travers les rideaux, baignant les murs familiers de la maison en briques rouges. À Pont-aux-Verriers, tout semblait figé dans le temps, comme si rien n'avait jamais vraiment changé.

Entre ces murs, elle avait grandi, rêvé, pleuré, ri. Et malgré les années, malgré les obligations, elle y trouvait encore un refuge. Un abri doux et un peu poussiéreux, partagé avec sa mère — cette femme courageuse, qui avait élevé seule ses deux enfants après la disparition de leur père.

Vicky avait 31 ans maintenant. Son frère Nicolas vivait à New York avec sa compagne Célia et leur fille Lily. Lui s'était envolé, avait construit une autre vie, loin des souvenirs, loin des responsabilités. Il n'envoyait pas d'argent, pas même un mot à leur mère. Alors c'était elle, Vicky, qui prenait le relais. C'était elle qui réglait les factures, qui faisait en sorte que la maison tienne debout.

Levée et débarbouillée, Vicky embrassa sa mère, assise au bout de la table en formica dans la cuisine. C'était leur rituel, leur manière de se dire bonjour, bon courage, à tout à l'heure. Un petit baiser avant d'affronter une journée de plus, comme un élan de courage. Puis elle monta dans sa voiture, direction Troyes.

Son travail de technicienne de laboratoire n'était pas ce qu'on pourrait appeler une vocation. Chaque matin, elle enfilait sa blouse blanche en pensant aux analyses à venir : sang, urine, parfois des échantillons bien moins engageants.

Avant de commencer sa journée, Vicky touilla lentement son café dans la petite cuisine aux carreaux délavés, le regard perdu dans les volutes de vapeur. Elle aimait ce rituel, simple mais réconfortant. Elle porta la tasse à ses lèvres et but d'une traite, comme si la chaleur du liquide pouvait la protéger un instant du froid qu'elle ressentait souvent au fond d'elle — ce froid qu'on ne combat pas avec une écharpe mais avec du courage.

Chaque journée au laboratoire se ressemblait. Les murs blancs, l'odeur stérile, les machines qui bourdonnaient doucement, et les échantillons — toujours les mêmes, souvent peu ragoûtants. Sa blouse blanche sur le dos, comme l'armure d'un soldat, prête à affronter l'ennui, les responsabilités, et parfois l'indifférence. Il fallait être concentrée, minutieuse, irréprochable. Pas de place pour les rêveries, sauf dans les rares moments volés à la routine, quand Sandrine arrivait avec ses blagues, son rire qui éclatait comme un feu d'artifice dans l'air fade du labo.

Mais malgré tout, Vicky tenait bon. Pour sa mère. Pour ne pas sombrer. Pour ce voyage à New York, cette parenthèse qu'elle attendait comme un souffle. L'Amérique avait toujours été un rêve. Petite, elle s'imaginait marchant entre les gratte-ciels, les yeux brillants de lumière, le cœur battant comme lors des soirs de Noël.

Et quand tout devenait trop lourd, quand même le rire de Sandrine ne suffisait plus, elle retrouvait son banc. Au fond du jardin, dissimulé sous les branches basses d'un vieux cerisier, il y avait ce coin de paix, son refuge. Là, elle fermait les yeux, écoutait les oiseaux et laissait remonter les souvenirs : son père, silencieux à ses côtés, la main posée sur la sienne, ou bien les longues conversations du dimanche matin, pleines de tendresse et de conseils qu'elle n'avait pas compris à l'époque. Ce banc était un vestige, un lien invisible avec celui qui lui manquait tant.

Un bruit de pas précipités la tira de ses pensées. Sandrine apparut à l'embrasement de la porte, un dossier à la main et un sourire en coin.

— Eh bien, ma belle rêveuse, le monde n'attend pas ! T'as un patient en stress qui veut savoir s'il va pouvoir partir en vacances ou rester cloîtré chez lui avec ses intestins en révolution.

Vicky esquaissa un sourire, un peu lasse, mais touchée par la légèreté avec laquelle Sandrine abordait même les situations les plus répugnantes.

— Laisse-moi deviner... les échantillons sont déjà sur mon bureau ?

— Pile poil. Trois pots. Et le médecin veut les résultats avant midi. Priorité absolue, apparemment.

Vicky se leva, reposa sa tasse vide sur le plan de travail. Le monde l'attendait, en effet. Et il n'était ni beau, ni poétique, mais il était le sien, pour l'instant. Elle

suivit Sandrine en silence, le regard encore un peu accroché aux rideaux de la cuisine qui dansaient doucement dans la lumière du matin.

Le couloir du laboratoire exhalait cette odeur caractéristique de désinfectant et de plastique chauffé, une senteur devenue familière au fil des années. Vicky marchait d'un pas tranquille, ses semelles crissant à peine sur le lino blanchi par le temps.

Les néons grésillaient au plafond, apportant à l'endroit une lumière sans âme. Rien ne bougeait vraiment ici, sauf les aiguilles de l'horloge murale et les résultats d'analyse qui s'imprimaient avec régularité sur les machines.

Sur son bureau, comme promis, l'attendaient trois pots étiquetés avec soin. Elle les regarda un instant, sans enthousiasme.

— Je t'envie, tu sais ? lança Sandrine en posant le dossier à côté. T'as toujours les trucs les plus glamours...

Vicky haussa les épaules. Elle plaisantait souvent en disant qu'elle passait ses journées à *interroger les entrailles de la nation*, mais la vérité, c'était que ce travail n'avait rien d'épique. Il fallait être méthodique, rapide, concentrée. Rien ne devait lui échapper. Ce n'était pas passionnant, non, mais c'était utile. Et surtout, ça payait les factures.

Elle enfila ses gants, jeta un regard à l'échantillon le plus urgent et se mit au travail.

Les heures s'étiraient parfois comme du chewing-gum, entre centrifugeuses, prélèvements et tableaux de valeurs. Ce n'était pas désagréable à proprement parler, juste... vide de sens. À défaut de s'épanouir, Vicky s'appliquait. Parce qu'on lui avait appris que c'était comme ça qu'on avançait dans la vie : on se lève, on travaille, on rentre, et on recommence.

Elle laissa échapper un léger soupir en remplissant une fiche. Encore une matinée de plus à cocher des cases.

Quand Vicky sortit du laboratoire en fin d'après-midi, une pluie battante s'abattait sur Troyes, comme si le ciel avait décidé de laver toute trace d'humanité dans les rues. Elle remonta le col de son manteau et courut jusqu'à sa voiture, une vieille Clio bleue nuit qui avait connu des jours meilleurs. Le joint de la portière grinça, l'essuie-glace peinait à suivre le rythme de l'eau qui tambourinait sur le pare-brise, mais elle n'en attendait pas plus. Elle la

connaissait par cœur. Elle avait traversé les saisons, les doutes, les kilomètres de solitude.

La route jusqu'à Pont-aux-Verriers était toujours la même : monotone, bordée de champs, avec cette ligne d'horizon floue et sans surprise. Mais aujourd'hui, la pluie redoublait, créant sur la chaussée une brume mouvante. Vicky gardait les yeux fixés devant elle, ses pensées vagabondant entre les échantillons du matin, Sandrine qui l'avait encore fait rire en mimant un médecin prétentieux, et surtout, le repas qui l'attendait.

Chez elle, les fenêtres étaient déjà illuminées, jetant une lueur dorée sur les pavés humides de l'allée. Elle coupa le moteur, s'extirpa de la Clio et se précipita vers la porte d'entrée. Dès qu'elle entra, l'odeur du gratin montait jusqu'à elle, douce et rassurante.

— Tu es trempée ! s'exclama sa mère en l'apercevant. Pose tes affaires, Mathieu est déjà là.

Mathieu, son copain depuis bientôt deux ans, était installé dans la cuisine, un torchon sur les genoux, en train d'aider à mettre la table. Il lui adressa un sourire complice.

— Juste à temps pour sauver le gratin de la gloutonnerie de ta mère.

Vicky sourit, touchée. C'était simple, tout ça. Sans éclat, sans grandes promesses. Mais c'était chez elle.

Elle ôta ses chaussures mouillées, passa une main dans ses cheveux trempés, et rejoignit les siens. Pour ce soir, c'était amplement suffisant.

Chapitre 2

L'Échappée

Le vendredi s'étira comme un vieil élastique usé. Dans le laboratoire, l'ambiance était plus relâchée que d'habitude. Sandrine avait accroché une petite guirlande lumineuse au-dessus de son bureau en disant que ça faisait fête de départ, et Vicky n'avait pas eu le cœur de lui dire qu'elle détestait les guirlandes en plein jour.

Elle gardait un œil sur l'horloge. Plus que quelques heures, quelques prélèvements à analyser, quelques rapports à signer... et ensuite, les vacances. Quinze jours loin des pots, des machines, des néons blafards. Quinze jours à New York. Rien que l'idée la faisait frissonner.

En fin de matinée, son téléphone vibra. Un message de Nicolas.

« Salut sœurette, je ne pourrai pas être à l'aéroport, j'ai deux rendez-vous professionnels que je ne peux pas décaler. Mais Célia et Lily seront là pour t'accueillir. J'ai hâte de te voir, on se rattrapera après. Promis ! »

Elle resta un moment figée, le téléphone dans la main. Ce n'était pas grand-chose, ce n'était pas méchant. Mais ça lui laissa un léger goût amer. Depuis le temps qu'elle rêvait de ce voyage, qu'elle s'imaginait retrouver son frère à l'arrivée, bras ouverts et sourire ému... elle aurait voulu que ce moment soit différent. Moins... expédié.

Elle répondit simplement :

« Ok, pas de souci. À très vite. »

Le reste de la journée se termina en demi-teinte. Elle n'en laissa rien paraître, bien sûr. Le soir, en rentrant à Pont-aux-Verriers, elle retrouva Mathieu en train de lutter avec la fermeture éclair de sa valise.

— Comment t'as réussi à faire entrer autant de trucs là-dedans ? On ne part pas trois mois, hein.

— Je n'ai rien pris de trop, j'te jure. C'est juste que... tout semble indispensable quand on s'envole pour New York, non ?

Ils rirent tous les deux. Leur chambre s'était transformée en champ de